

BASTIEN J.M. MARTINS

NEIL



1

Je ne sais pas pourquoi je suis ici. Je ne sais même pas où je suis. Tout est vague, je ne me souviens de rien. Des flashes, des images floues, c'est tout ce que j'ai. J'essaye de me concentrer. Tout est blanc. Un blanc immaculé. Je suis dans une immense étendue blanche. Il fait froid. J'essaye de bouger. Je sens mes tendons s'étirer, mes muscles se contracter, le sang qui tente de se frayer un passage à travers mes veines endolories. Ma main s'enfonce avec un léger crépitement étouffé dans le sol, je me redresse. Ma paume commence à se rafraîchir, de plus en plus, jusqu'à ce que le frais se transforme en brûlure intense. De la neige. Toute cette étendue, c'est de la neige. Je prends appui sur mon autre main, puis sur mon genou, et je me relève fébrilement. J'ai mal dans tout le corps. J'ai froid. Tout ce que j'ai sur moi, c'est un pantalon en toile déchiré, une veste en cuir usée et une paire de vieilles chaussures trouées qui ne font que ralentir la congélation de mes orteils. Comment je suis arrivé ici ? Je n'arrive même pas à me souvenir du moment où je me suis habillé. Je n'ai pas le temps de répondre à ces questions, d'ici une heure, je serai

mort de froid si je ne fais rien. Il ne neige jamais chez moi. Je n'ai jamais eu froid. Je regrette mon foyer.

Je regarde autour de moi. Une forme plus sombre se dégage du blanc immaculé à l'horizon. Je commence à marcher. Je reprends petit à petit le contrôle de mon corps. J'ai l'impression d'avoir dormi plusieurs mois. Plusieurs années même. Plusieurs années... Un flash. J'ai vu un instant un visage. Un visage féminin. L'évocation du mot année m'a rappelé quelque chose. J'essaye de me concentrer à nouveau sur ce mot, mais plus rien ne se passe. Une bourrasque de vent me déstabilise, je tente de me rééquilibrer, et je continue d'avancer. Il doit y avoir un bon kilomètre jusqu'à cette forme grisâtre. Je suis même pas sûr d'y trouver un refuge. Un refuge. Encore un flash. Cette fois plus précis. Je me suis vu en train de courir, et je tenais cette femme par la main. On fuyait. On cherchait un refuge. Je dois me rappeler, je dois comprendre comment je suis arrivé ici. Je dois savoir ce que c'est qu'ici. Je dois me souvenir de mon nom. Rien. Je sais marcher, évaluer les distances, penser, mais je suis incapable de me rappeler de mon nom. Je suis totalement amnésique. Il fait trop froid. J'essaye d'accélérer, mais je sens une douleur dans le mollet droit. Je baisse les yeux. Rien. Mes membres sont engourdis par le froid. Je me retourne. Il y a une traînée rouge derrière moi. Du sang. Je fais une pause, m'accroupis, et soulève mon pantalon. J'ai une plaie assez grande tout le long du mollet, vers l'intérieur, et un garrot juste au dessous du genou. Sans doute un bandage de fortune. Je n'arrive pas à me souvenir de comment je me suis blessé. Ma mémoire ne revient pas. La douleur est surmontable. Je reprends ma route, en essayant de

ménager ma jambe droite. Il n'y a aucune végétation, aucun appui sur lequel je puisse compter. Flash. « Tu peux compter sur moi ». Je me souviens avoir dit ça à la jeune femme. Rien d'autre. Je ne sais même pas qui je suis, comment quelqu'un pourrait il compter sur un moi indéfini ? Il doit encore rester 900 mètres à parcourir. Je n'avance pas assez vite. Il fait trop froid. Ma plaie commence à être vraiment douloureuse, ma jambe se désengourdit. Il ne fait pas assez froid. Je ne dois pas m'arrêter. Je ne peux pas continuer. C'est trop douloureux de bouger. Si je ne bouge pas, je vais mourir. J'ai beau ne me souvenir de rien, je me rappelle bien que la vie est mal foutue et nous coince toujours dans ce genre de dilemmes. Si je fais quelque chose, je me blesse, si je ne fais rien, je me blesse. Je cherche un peu de chaleur en coinçant mes mains à l'intérieur de ma veste, mais ça ne fait que coller mes paumes froides sur la peau de mes hanches et me refroidir encore plus. Je ne sais pas si je vais arriver à parcourir la moitié du trajet sans m'écrouler.

« Ne bougez plus ! Retournez vous ! »

Une voix masculine qui vient de derrière. Il y a quelqu'un. Je n'ai pas vraiment envisagé la possibilité que je ne sois pas seul ici. J'ai envie d'arrêter de bouger, de me retourner, de voir le visage de cet homme qui pourrait me sauver. Mais mon corps ne réponds pas comme je le voudrais.

« Je vous ai dit de vous retourner ! »

J'entends le déclic du chien d'un flingue que l'on arme. Mon mouvement s'arrête enfin, et je commence à me retourner lentement. Je vois une silhouette noire

qui se tient à plusieurs mètres de moi, le visage caché par une cagoule, en train de me tenir en joue.

« Déclinez votre identité », lance-t-il.

« – Je ne peux pas faire ça.

– Déclinez votre identité !

– J’en suis incapable.

– Déclinez votre identité ou je tire !

– Je ne connais pas mon identité, » et je me rends compte de l’absurdité de la situation.

« Vous vous foutez de ma gueule ?

– Non.

– Qu’est-ce que vous faites ici ?

– Je ne sais pas.

– Comment avez vous passé les lignes de sécurité ?

– Je ne sais pas.

– Est ce que vous savez où nous sommes ?

– Non. »

Il observe un instant la traînée de sang et la plaie sur mon mollet.

« Qu’est-ce qui est arrivé à votre jambe ? » demande-t-il, avec un ton tout à coup moins dur.

« – Je n’en sais rien.

– Est ce qu’il y a une question à laquelle vous pouvez me répondre quelque chose de pertinent ?

– Je ne me rappelle de rien, je suis désolé.

– Suivez moi. »

J’écoute ce qu’il dit. C’est lui qui a un flingue, c’est lui qui donne les ordres. Un homme armé, des lignes de sécurité... Je ne sais pas où j’ai atterri, mais ça sent les emmerdes à plein nez. L’homme va dans

la direction de la forme grise. J'en conclu que c'est un bâtiment, ou au moins un abri de fortune. En marchant, il me parle. Il me dit que le blizzard va se lever et qu'il va m'emmener à la base. Je sais même pas ce que c'est que le blizzard. Je lui demande, et il me dit que c'est un vent qui souffle dans les régions polaires à plus de 180 miles par heure. Je sais absolument pas ce que sont des miles. Il continue de me parler de mes vêtements, il dit que j'ai de la chance de pas déjà être mort de froid, et je n'écoute déjà plus ce qu'il me dit. Je sens mes membres s'engourdir encore plus, mes muscles se relâcher. J'ai juste le temps de comprendre que je suis en train de m'évanouir, avant de sombrer.

Je me réveille dans une pièce tout aussi blanche. Mais il fait chaud. Je me souviens avoir rêvé d'une grande steppe venteuse, où il y avait une maison. Rien d'autre. Je tente de me redresser, et je sens une main appuyer sur mon torse et m'allonger à nouveau sur le lit. J'ai l'impression d'être dans un hôpital, il y a des machines autour de moi, et je remarque que je suis sous perfusion. Flash. Un hôpital. Je me vois courir à travers les lits, parce que je cherche quelqu'un. Je me souviens que je cherchais quelqu'un dans un hôpital bondé de blessés. Puis plus rien. Je tourne la tête, et je vois la jeune femme qui m'a empêché de me lever. Elle a des yeux bleus clairs superbes, et est en tenue d'infirmière. Plutôt jolie.

« Vous n'êtes pas en état de vous lever, » dit elle, avant de remettre un bandage sur ma jambe. « Vous avez subi une violente hypothermie, et si il ne faisait pas trop froid pour que les bactéries survivent, vous auriez eu droit à une belle infection.

– Je suis où là ?.

– Je ne peux pas vous répondre pour le moment, désolée. Le lieutenant Freeman a dit que vous prétendiez être amnésique, ça vous dérange de répondre à quelque questions ?

– Non. Le lieutenant Freeman ?

– L’homme qui vous a ramené ici, et qui vous a par la même occasion sauvé la vie. Votre nom ?

– Aucune idée.

– Je vois. Où et quand êtes-vous né ?

– Je ne sais pas.

– Quel âge avez vous ?

– Je commence à manquer de façon de dire que je ne me souviens plus de rien !

– Ne vous inquiétez pas, je suis sûre que vous allez vite retrouver vos souvenirs.

– Merci infirmière.

– Docteur. Toutes les femmes qui font médecine ne finissent pas infirmières.

– Excusez moi ! J’ai cru, à cause de l’uniforme.

– L’habit ne fait pas le moine. Un malade m’a vomi dessus ce matin, j’ai dû enfiler une tenue de rechange. On manquait juste d’uniformes.

– Docteur comment ?

– Douglas. Docteur Élisabeth Douglas.

– J’aimerais pouvoir vous donner mon nom en retour, mais...

– Ne vous en faites pas. En attendant qu’il vous revienne, on va vous appeler Neil.

– Neil ?

– C’était le nom du patient qui était dans cette chambre avant. Il est mort la semaine dernière, et on a oublié d’enlever sa fiche, alors on pourrait croire que c’est votre fiche, et donc que vous vous appelez Neil. La plupart des membres du personnel vous ont déjà affublé de ce surnom.

– C’est mieux que rien. Va pour Neil.

– Croyez moi, votre amnésie est passagère, on pourra rapidement vous appeler par votre vrai nom. »

J’aime parler avec cette femme. Elle me rappelle quelqu’un, mais je suis évidemment incapable de dire qui. Alors qu’elle allait entamer un nouveau sujet de conversation, je vois la porte s’ouvrir brusquement, et deux hommes en costumes d’officiers entrer dans la pièce. En les remarquant, le docteur Douglas se lève brusquement. Il y a un vieux tout grisâtre qui semble être le plus gradé, et à sa droite un jeune blond, avec les cheveux plaqués sur le côté et une cicatrice sur la joue droite.

« Mon général ! » lance le docteur.

« – Repos, » opine le vieil homme, avant de s’adresser à moi : « Le lieutenant Freeman ici présent vous a ramené dans cette base hier soir aux alentours de 22 heures. Vous avez pénétré une zone interdite au public, et avez été retrouvé à plus de 300 miles de la ligne de sécurité. Comment êtes vous arrivé jusque là ?

– J’en ai aucune idée monsieur.

– Pour qui travaillez vous ? » enchaîne-t-il.

« – Personne. Enfin, je crois...

– Vous croyez ? Êtes vous un espion ?

– Je ne pense pas.

– Mon général, » le coupe Douglas. Je la sens stressée : « Avec tout le respect que je vous dois, il est amnésique, ça ne sert à rien de lui poser toutes ces questions.

– Je ne vous ai pas demandé d’avis médical, docteur Douglas, » lance-t-il sans détourner les yeux de moi. « Si c’était un espion, il aurait tout intérêt à nous faire croire qu’il est amnésique.

– Mais mon général... » proteste-t-elle, « On l’a retrouvé blessé et absolument pas équipé contre le froid, à un peu plus d’un miles de toute installation militaire !

– On l’a surtout retrouvé en plein milieu d’une zone ultra-protégée qui appartient au gouvernement des Etats-Unis, rétorque le général, et dont l’accès est absolument impossible sans l’aval du gouvernement, alors j’aimerais comprendre comment un civil a pu atterrir ici, en étant blessé et sans le moindre souvenir !

– Je suis désolé, monsieur, mais je ne me rappelle vraiment de rien. »

Il continue de débiter ses accusations d’espionnage, mais j’en ai déjà plus rien à foutre. Zone ultra-protégée, aval du gouvernement, installations militaires... Je ne comprends rien. Je ne sais pas comment j’ai atterri là, et je ne sais toujours pas exactement où je suis. Je vois Freeman qui reste immobile. Il a l’air de s’en foutre au moins autant que moi. Il fixe le vide. Le docteur Douglas continue de me défendre verbalement. Je crois qu’elle est de mon côté. Je ne sais pas pourquoi.

« Est ce que vous pouvez me dire où on est là ? ». Je parle légèrement plus fort que les autres pour me faire entendre.

« – A votre avis ? » réponds le général.

« – J'en sais rien, je sais même pas comment je m'appelle.

– Nous sommes en Antarctique, à plus de 450 miles des côtes. C'est le Pôle Sud ici, jeune homme. »

Là, un énorme flash. Pôle Sud. Beaucoup de choses me reviennent en mémoire. Mais rien qui ne ressemble à ce que j'ai vu là-dehors. Antarctique. Je vivais en Antarctique. Mais il n'y avait pas de neige. C'était une steppe. Il faisait froid. Mais pas autant. Je me souviens. Une maison perdue au milieu de la steppe. Je me souviens que je vivais seul dans cette maison. Il y avait une ville à quelques kilomètres de là. Une ville de rescapés. Oui, c'est ça, des rescapés ! Rescapés d'une terrible catastrophe. Et il y avait un hôpital. Et les victimes de la catastrophe qui étaient blessées remplissaient cet hôpital. Un hôpital en préfabriqué. Comme toute la ville. Je me souviens. La ville avait été montée en urgence, parce qu'il fallait des habitations. Parce que la catastrophe avait détruit toutes celles qu'il y avait avant. Et il faisait une chaleur étouffante dans cet hôpital. Parce que tout le monde transpirait. Non. Tout le monde transpirait parce qu'ils avaient de la fièvre. C'était une épidémie. La ville était touchée par une épidémie. Je me souviens. Il y avait cette fille dans l'hôpital. Et... C'est tout. C'est tout ce dont je me souviens. Je ne sais pas combien de temps j'ai passé, bloqué dans mes pensées, mais quand je reprends mes esprits, je suis seul dans la pièce. Seul dans cette pièce si blanche et sans fenêtre.

2

J'entends du bruit dans le couloir. Des voix familières. C'est le docteur Douglas qui parle avec le lieutenant Freeman. J'entends quelques mots, je crois comprendre qu'ils parlent de l'hiver qui les empêche de me ramener dans une zone civile. Il dit que de toute façon, je ne saurais pas où aller. Il a raison. Je ne sais même pas si cette Antarctique glacée à un rapport avec celle que j'ai vue dans ce flash. J'ai l'impression que le docteur Douglas s'implique personnellement pour me défendre. Elle fait sans doute partie de ces femmes qui ont besoin de materner les autres. Et à vrai dire, un amnésique, c'est un peu comme un bébé. En plus propre. La porte s'ouvre. Elle entre, voit que je suis réveillé, et vient s'asseoir à mon chevet, pour m'examiner.

« Comment allez vous Neil ?

- A vous de me le dire docteur.
- Apparemment bien. Vous êtes juste légèrement troublé par votre mémoire qui revient par à-coup.
- C'est pas de tout repos, en effet.
- Mais vous avez bien fait de vous évanouir.

– Ah oui ? J'avais pas vraiment prévu vous savez.

– Je sais. Mais quand il vous a vu tomber dans les vapes, le général a été convaincu que vous n'étiez pas une menace pour la base. Il faut croire qu'il a un cœur lui aussi !

– Et pour ma jambe ?

– Il n'y a pas d'infection, et j'ai suturé la plaie. D'ici deux semaines vous pourrez vous lever sans problème. En attendant, interdiction de bouger, je ne veux pas que les coutures sautent.

– Je ferai attention. Je peux vous poser une question ?

– Vous voulez dire en plus de celle-ci ?

– Quel âge avez vous ?

– Vous auriez même oublié la politesse ? On ne demande pas ça à une dame. »

Elle dit ça en riant, mais ne répond pas à la question. Si une femme cherche à cacher son âge, c'est qu'elle approche de la trentaine. Elle fait plus jeune pourtant. C'est pour ça qu'elle ne répondra pas, pour que je continue à la voir aussi jeune qu'elle paraît. Même pour un médecin, le regard des autres compte. Je vais devoir passer deux semaines allongé dans un lit. Deux semaines. Je crois que c'est long, et très court en même temps. Je n'ai plus vraiment la notion du temps. Je ne sais pas si je l'ai déjà eue, d'ailleurs. Du temps. Le temps. Encore une fois, mon cerveau s'emballa, le visage du docteur Douglas s'efface rapidement pour laisser place à nouveau à celui de la jeune femme. Mais cette fois, son visage est tuméfié, elle saigne. Elle est gravement blessée. Je dois faire quelque chose pour elle, mais je ne sais pas quoi. Si seulement j'avais plus de temps. Si seulement

j'avais eu plus de temps. Je sens qu'on prend ma main, j'entends une voix de moins en moins étouffée.

« Neil ? Neil, vous m'entendez ?

– Je vais bien. Juste un souvenir qui revient.

– Vous saignez du nez. Penchez la tête en avant. »

Je m'exécute. Je ne comprends pas comment je peux saigner. Je ne suis pas vraiment inquiet, mais je pose quand même la question :

« C'est normal ça ?

– Ne vous inquiétez pas. » répond elle en appliquant de la gaze sur l'hémorragie. « Ça peut arriver quand votre cerveau est sollicité de façon si violente. Votre pression sanguine augmente, et des petits vaisseaux éclatent dans votre nez. C'est totalement sans danger.

– Tant mieux alors.

– Et qu'est-ce que vous avez vu ?

– Une femme. Je l'avais déjà vue dans un autre flash. Mais cette fois, elle était blessée.

– Vous vous souvenez d'elle ?

– Pas du tout. J'ai l'impression de voir à travers les yeux d'un autre.

– Ne vous inquiétez pas, ça reviendra petit à petit.

– Et je vais saigner du nez à chaque fois que ça me reprendra ?

– C'est possible que ça saigne encore les deux ou trois prochaines fois, mais ensuite votre cerveau s'habitue. Je vous laisse de la gaze à portée de main. N'hésitez pas à m'appeler.

– Et comment je vous appelle ?

– Je vous laisse mon portable, le numéro de mon beeper est enregistré dessus.

– Excusez moi... Je ne sais pas me servir de ça.

– Vraiment ?

– Puisque je vous le dis.

– C'est étrange. Vous ne devriez pas avoir oublié ce genre de choses. C'est comme parler et marcher, c'est dans la même zone du cerveau en tout cas.

– Je n'ai jamais eu ce genre d'objet, docteur.

– Bon, ce n'est pas grave, peut-être que vous avez reçu un choc un peu plus violent que ce que je pensais, ou bien vous étiez peut-être trop avare pour payer un abonnement téléphonique, qui sait ? Si vous avez un problème, appuyez sur le bouton d'urgence, et quand l'infirmière viendra, vous lui direz de m'appeler.

– D'accord.

– Je dois y aller.

– Au revoir. »

Je suis sûr et certain que je n'ai pas oublié. J'ai beau savoir ce qu'est un portable, c'est comme si cet objet ne m'était pas familier. Comme si j'en avais entendu parler de loin, mais que jamais je n'en avais eu entre les mains. C'est tellement étrange. C'est comme si j'avais atterri dans une réalité étrange et différente de la mienne. Je pourrais me torturer toute la nuit, ou le jour, je ne sais même pas quelle heure il est, mais ça ne changerait rien au fait que je suis ici. Je vais dormir, ça ira mieux à mon réveil. C'est ce qu'on se dit toujours avant de s'endormir.

Je vois un grand bâtiment délabré. Je tourne la tête, il y a une femme. Elle crie mon nom, mais je n'arrive

pas à l'entendre. Je sais juste que c'est mon nom. Je m'entends lui répondre « Maman ». Elle me dit de courir. Il y a des dizaines d'immenses bâtiments délabrés. Une ville. Ça s'appelle une ville. Mais elle est en ruine. Je n'arrive pas à courir. Maman continue de crier, mais je suis paralysé. J'ai trop peur pour bouger. Je la vois qui court vers moi, me pousse et en me faisant tomber en arrière, se retrouve elle même sur le sol. Je n'ai pas le temps de me redresser que je vois un massif bloc de béton s'écraser sur elle. Je sens un liquide chaud qui s'éclate contre mon visage. Il se met alors à couler le long de mes joues, comme des larmes. Puis viennent les vraies larmes. Et les cris.

J'ouvre grand les yeux. Je suis encore dans cette chambre blanche. J'ai encore saigné du nez. Je suis en sueur. J'attrape la gaze, je m'essuie rapidement le visage avec, puis je la plaque contre ma narine fuyante. Je n'arrive pas à m'enlever l'image de ce bloc qui tombe de la tête. J'ai vu ma mère mourir, sous mes yeux. Pourtant, je ne me souviens déjà plus de son visage. Tout ce qui reste, c'est cette masse de viande écrasée contre le bitume. J'aimerais être triste, mais les sentiments que j'ai dû avoir pour cette mère sont morts avec ma mémoire. Je suis juste perturbé. Je sais que ce que je viens de voir est d'une violence extrême, je sais que c'est normal que je n'arrive pas à reprendre mon calme. Mon cœur bat à 100 à l'heure. Le docteur dit que je vais finir par m'habituer, mais si je continue d'avoir des souvenirs si éprouvants, je commence à douter de ce pronostic. Je décide de me rendormir. Je ferme les yeux, j'essaye de respirer plus lentement. Ma jambe me fait mal. Elle est vraiment chaude. J'essaye de m'endormir, mais ça ne vient pas. Je ressens encore la sensation du sang chaud qui

coule sur mes joues. Et ma jambe est de plus en plus douloureuse. Je soulève la couverture. Une énorme tâche écarlate sur le drap, le pansement est entièrement rouge. J'ai dû faire sauter les sutures dans mon sommeil. Je me sens faible. Sans doute l'hémorragie. Je rassemble mes forces pour tendre le bras vers le bouton d'appel d'urgence. J'y suis presque. Ce foutu bras est trop court, je ne l'atteins pas. Je continue de tendre, je déplace difficilement le haut de mon corps. Ça y est, j'ai appuyé. Je sens mon bras qui s'écroule le long du lit, et ma conscience qui part loin. Si loin...

3

J'entends du bruit. Beaucoup de bruits. Des coups de feu. Des explosions. Je sens le souffle des ondes de choc qui fait trembler mon corps. J'ouvre les yeux. Des flammes. De la poussière. De la fumée. Du sang. Autour de moi, que des ruines. Je suis allongé, la tête appuyée sur quelque chose de confortable. C'est un brancard. Mais je ne me déplace pas. Je regarde autour de moi. Deux brancardiers qui gisent sur le sol. Ils ont à peine eu le temps de me soulever sur ce bout de tissu fixé sur deux bouts de bois, avec un vieux coussin cousu dessus. Un brancard de fortune. C'est pas le début de la guerre. Les batailles ont lieu plus loin, il n'y a plus que des cadavres ici, sans doute depuis plusieurs heures. Je me relève. J'ai peur. Mais ce n'est pas à cause des détonations, ou du risque de me prendre une balle perdue. Non, j'ai peur pour elle. Je ne sais pas où elle est. Je la cherche des yeux. Je suis persuadé qu'elle était avec moi il y a quelques instants seulement. Mais je ne sais pas combien de temps a duré mon blackout. Elle peut être très loin. Je vois une lumière extrêmement forte apparaître au loin. Je saute à terre et ferme les yeux. L'onde de

choc me fait rouler sur le sol, je sens plusieurs débris me frôler. J'ouvre les yeux. La poussière se dissipe, et je distingue le nuage en forme de champignon qui se dessine dans le ciel. Il y a des chances pour que les affrontements soient terminés là-bas. Je me redresse, encore secoué par le choc de l'explosion. J'ai entendu dire que l'onde de choc d'une arme nucléaire pouvait causer des dommages sur les organes internes des hommes à plusieurs kilomètres de l'épicentre de l'explosion. Pendant un instant, je m'attends à m'écrouler. Mais j'ai l'impression de ne pas avoir été gravement touché. Tout est silencieux maintenant, il n'y a plus que le crépitement de quelques arbres en flammes. J'entends tousser. Il y a quelqu'un en vie. Je cours vers la source de ce bruit. Ça vient d'une vieille carcasse de voiture. Rien à l'intérieur. Je la contourne. Toujours rien. Pourtant je l'entends encore tousser. J'ouvre le coffre. Elle est là. Son visage est tuméfié et en sang. Mais elle va bien.

Une voix dit que je suis en phase d'éveil, et mes yeux s'ouvrent lentement. Le docteur Douglas est encore face à moi. Je commence à m'habituer à son visage au réveil. Elle m'explique que mes sutures ont sautées pendant mon sommeil. Je sens des pressions sur mes poignets et mes chevilles. Elle m'explique qu'il vaut mieux que je sois sanglé pour éviter de bouger, et que ça me guérira plus vite. Je ne ressens pas le besoin de me plaindre. J'ai juste vraiment l'impression d'être un prisonnier plutôt qu'un patient. Elle me sourit. Pour me rassurer. Je lui adresse un sourire en retour, et il n'est qu'à moitié feint. Je crois bien que j'apprécie cette femme. Elle est altruiste, c'est une qualité importante. Elle me demande de lui parler de tout ce dont je me souviens. Je lui raconte